

## Eumène de Cardia

Notes sur les deux articles de P. Briant.

Briant Pierre. D'Alexandre le Grand aux diadoques : le cas d'Eumène de Cardia (1er article). In: Revue des Études Anciennes. Tome 74, 1972, n°1-4. pp. 32-73;

Briant Pierre. D'Alexandre le Grand aux diadoques : le cas d'Eumène de Cardia (suite et fin). In: Revue des Études Anciennes. Tome 75, 1973, n°1-2. pp. 43-81

[Cardia est une petite cité grecque de Chersonèse de Thrace, passée dans l'orbite de la Macédoine dès Philippe II.]

« Par là même se pose un problème fondamental : celui de la continuité entre Alexandre et ses successeurs. On peut en effet légitimement se demander dans quelle mesure les créations des diadoques se sont faites dans le droit fil de la politique d'Alexandre, en réaction contre elle, voire même en dehors d'elle. Si dans certains domaines (extension de la conquête ; fondations de cités) la continuité ne peut être mise en doute, la question devient beaucoup plus complexe dès que l'on aborde d'autres aspects : ainsi les pratiques administratives dans les territoires conquis ou les rapports entre les conquérants macédoniens et les Orientaux. »

« En tout cas, plusieurs épisodes de la carrière d'Eumène permettent d'aborder l'étude de quelques-uns des problèmes généraux que j'ai mentionnés tout à l'heure : le problème de l'administration satrapique après la mort d'Alexandre, le problème de la place des Orientaux dans les armées des diadoques, le problème de l'attitude des soldats macédoniens face aux successeurs du roi, et même le problème de la survie ou des survivances des coutumes ou institutions macédoniennes. »

Plutarque sur **l'organisation de la Cappadoce** : « Il [Eumène] remit les cités à ses propres amis ; il installa des phrourarques, laissa derrière lui les juges et les dioicètes qu'il voulait, Perdicas n'intervenant en aucune manière dans ces affaires. » - Briant se demande qui sont ces fonctionnaires et s'il s'agit là du reflet de la gestion normale des satrapies sous Alexandre. Les philoi sont des représentants du satrape. Les phrourarques ne sont pas les commandants de garnisons en ville comme ce sera le cas ensuite mais des commandants de forteresses (phrouria), reprenant le réseau de fortifications rurales achéménides. « C'est dans cette même région qu'était située Nora<sup>7</sup>, place forte remarquablement fortifiée, où se réfugia Eumène après sa défaite des Champs-Orcyniens devant Antigone au printemps 320. Ce fort, où les quelques centaines de soldats qui avaient accompagné leur chef se trouvaient à l'étroit, disposaient d'abondantes réserves de blé, d'eau et même de bois ». Les juges sont des juges de la chôra, semblables aux laocrites égyptiens et à rapprocher des juges royaux établis par Attale Ier en Eolide. Très peu de choses sur la justice en domaine séleucide. Enfin les dioecètes sont les successeurs des adjoints aux finances des satrapes perses. Conclusion : « remarquable continuité ». « Aucun des officiers installés dans la satrapie d'Eumène en 322 n'est inconnu dans l'empire achéménide (phrourarque, dioicète, juge). Seul le personnel fut renouvelé ; les Grecs et les Macédoniens y prirent la place des Perses ». L'autonomie dont jouit Eumène n'est pas exceptionnelle, pas même en matière financière, il y a d'autres cas.

**La cavalerie iranienne** : Plutarque encore : « Par ailleurs, trouvant l'infanterie [la phalange] macédonienne exaltée et arrogante, il constitua face à elle une cavalerie comme un *antitagma* [une troupe opposée] ; pour ce faire, il accorda aux gens du pays capables de monter à cheval des exemptions de tribut et de taxes, et distribua à ceux de son entourage auxquels il se fiait le plus, des chevaux achetés exprès. Il suscita l'enthousiasme de ces nouveaux cavaliers par des honneurs et des présents tout en endurcissant leur corps par des exercices et des manœuvres. Aussi, parmi les Macédoniens, les uns

furent-ils frappés de stupeur, et les autres remis en confiance, en voyant qu'en peu de temps, il avait rassemblé autour de lui des cavaliers dont le nombre n'était pas inférieur à six mille trois cents. » - Longue discussion d'où il ressort qu'Eumène a juste levé des auxiliaires sans avoir le vaste dessein de fusion perso-macédonienne qui était celui d'Alexandre, et donc il se situe bien à sa place parmi les Diadoques.

**Les soldats macédoniens en Asie après la mort d'Alexandre.** – « Dans l'article précédent<sup>1</sup>, les modalités du passage de l'Empire d'Alexandre aux États (ou embryons d'États) des diadoques ont été envisagées uniquement du point de vue des diadoques eux-mêmes. Mais ce serait faire un grave contresens que d'admettre implicitement que les troupes macédoniennes n'ont joué aucun rôle après 323. Au contraire, en 323, à Babylone en particulier, les phalangites macédoniens ont pris une part déterminante dans la mise au point du règlement final. Jusqu'en 321, les Macédoniens d'Asie ont manifesté à plusieurs reprises une hostilité très nette à certaines initiatives ou entreprises de Perdikkas, et l'Assemblée de l'armée a siégé une fois en Egypte pour condamner à mort les chefs perdiccaniens, dont Eumène de Kardia<sup>2</sup>. Le problème qui se pose est précisément celui de savoir dans quelle mesure et selon quelles modalités les soldats macédoniens ont continué (ou non) à infléchir réellement l'histoire des diadoques — de savoir donc s'ils adoptèrent à l'égard de leurs chefs une position originale — de savoir, en fin de compte si, après plus de dix ans (334-323) passés hors de leur pays, leur attachement à leur patrie et à leur(s) roi(s) est toujours aussi fort, ou si au contraire ils sont définitivement « mercenarisés » ; dans cette dernière hypothèse, il convient enfin de se demander comment et jusqu'où s'est effectuée cette évolution, et quelle idéologie du chef s'est dégagée dans ces armées issues de la grande armée d'Alexandre. » (...)

« On voit donc bien ce qui a changé. Au temps de la monarchie macédonienne, les serments prêtés au basileus et au stratègos l'étaient à la fonction plus qu'à la personne qui en était revêtue<sup>2</sup>. A partir de 321, date à laquelle les rois ont regagné l'Europe, le titre de stratègos autocratôr qui se transmet d'Antigone à Eumène au gré des décisions prises en Europe et même au gré des ambitions personnelles, n'est plus qu'un pâle reflet du pouvoir royal, et n'a plus qu'une audience très relative. En vérité, le pouvoir de ces diadoques n'est plus fondé sur d'aussi pauvres continuités ; il revêt au contraire un caractère de plus en plus personnel. »

#### IV. — CONCLUSIONS GÉNÉRALES

1. L'analyse de la période 323-316 montre donc assez clairement qu'Hiéronymos de Kardia n'a pas hésité, à plusieurs reprises, à déformer volontairement certains faits pour rendre plus crédible la peinture qu'il voulait faire de son ami Eumène : soit en participant lui-même, comme à Nora, à l'élaboration de faux documents ; — soit, lors de la rédaction, en interprétant la carrière d'Eumène de manière à en faire une *victime* de la fatalité, de la mauvaise foi des autres diadoques (Antigone en particulier), et de la trahison des soldats macédoniens (surtout les Argyraspides).

En vérité, ni ses origines grecques, ni sa loyauté envers les rois ne constituent une explication satisfaisante de la carrière du Kardien<sup>1</sup>. Dans les années qui suivirent la mort d'Alexandre, les diadoques cherchèrent tous à faire progresser leurs ambitions personnelles. Seuls les moyens ont différé : la plupart choisirent, brutalement ou peu à peu, de s'affirmer en dehors ou contre les cadres unitaires ; d'autres, Perdikkas le premier, ont cherché au contraire à prendre la tête du mouvement de « restauration impériale ». De même Eumène : en 322, le départ pour l'Europe de l'armée qui devait « pacifier » la Cappadoce, le força à revenir demander aide et protection à Perdikkas<sup>2</sup> ; en 320-319, enfermé dans Nora, le Kardien, on l'a vu, se trouva placé devant la même alternative ; s'il choisit d'obéir à Polyperchon, ce fut bien avant tout par intérêt personnel. Son tort fut de surévaluer l'audience des Rois en Asie, et d'échouer là où réussirent ses principaux compétiteurs. S'il échoua, c'est aussi qu'à partir de 319-318, il eut sous ses ordres les Macédoniens les plus rétifs (les Argyraspides)<sup>3</sup>, et qu'il dut combattre, loin de ses bases, avec des satrapes dont le seul objectif était de conserver intacte leur principauté personnelle<sup>4</sup>.

2. Mais, ce qui fait l'intérêt essentiel de cette première période des diadoques, c'est l'étude du passage d'une institution d'État à une autre, de la royauté macédonienne « classique » à la royauté hellénistique, qui naît en 306 lors de la proclamation royale d'Antigone le Borgne<sup>5</sup>. Or l'enquête précédente sur la naissance et la vie des armées des diadoques

1. Cette conclusion ne fait que confirmer et parfois préciser sur certains points celle de H. D. Westlake, *Eumenes, passim*. — Sur un aspect particulier, voir Ch. Picard, *Les trophées romains* (*B. E. F. A. R.*, 187), Paris (1957), p. 66-68, qui démontre le caractère erroné de la thèse avancée par A. Reinach, *Trophées macédoniens*, *R. E. G.*, 26 (1913), p. 372, n. 3, selon laquelle Eumène, en tant que Grec, aurait été le seul des diadoques à élever des trophées.

2. Plutarque, *Eum.*, 3. 5-6.

3. Voir *supra*, p. 57.

4. *Ibid.*, p. 65.

5. Sur les modalités de la proclamation royale d'Antigone, voir P. Briant, *Antigone*, p. 303-310.

peut aider, je crois, à la compréhension de ce phénomène. Cette période est, en effet, dominée par le fait de la guerre ; c'est au sein de cet univers militaire qu'il convient de chercher les étapes de l'évolution des institutions.

Or, cette évolution, en Asie, se caractérise par un double mouvement de désintégration du *nomos* macédonien et de surgissement parallèle d'une nouvelle idéologie monarchique. En 334, avec Alexandre et l'armée macédonienne, c'est tout l'État macédonien qui est passé en Asie<sup>1</sup>. C'est dire que, *de facto*, l'État macédonien est devenu un État militaire, un roi et un peuple en armes (au sens strict du terme), ce qu'il n'était pas auparavant<sup>2</sup>. Cette situation paradoxale ne devait pas se perpétuer en principe : en 321, les rois regagnèrent l'Europe avec Antipater, renouant ainsi avec le cours d'une histoire que la conquête d'Alexandre avait fait dévier hors de l'« espace national »<sup>3</sup>.

Mais cette « restauration nationale », voulue et entreprise par Antipater<sup>4</sup>, était à la fois tardive et incomplète. De 323 à 321, des armées personnelles s'étaient déjà créées<sup>5</sup>, et la mort de Perdicas ne pouvait que favoriser l'*idiopragia* des chefs macédoniens. En outre, des milliers de Macédoniens restèrent en Asie, pour lutter en principe contre Éumène et les autres chefs perdiccaniens. En fait, ces affrontements facilitèrent la survie et même le développement des structures militaires nées de la conquête. Elles furent récupérées et utilisées par les anciens lieutenants d'Alexandre, qui voulurent en faire les instruments de leur puissance personnelle, en faisant appel indistinctement à des Orientaux, à des Macédoniens et à des mercenaires.

En changeant de chef — d'Alexandre aux diadoques — ces armées ne sont pas restées des armées « macédoniennes » (au sens juridique du terme), contrairement à l'idée développée par F. Granier tout au long de son ouvrage sur « l'Assemblée de l'armée macédonienne »<sup>6</sup>. Comme j'ai essayé de le montrer, le pouvoir des diadoques sur leurs troupes est d'une nature différente de celui du roi macédonien (Alexandre) : il ne s'agit plus d'une armée nationale, mais d'armées de mercenaires ; le principe d'unité n'en est plus l'attachement aux *ta patria* et à la dynastie, mais la « dévotion » à un chef personnel ; le serment qui lie les soldats à ce chef est prêté à un individu, et non pas à une fonction, que ce chef fasse sécession ou qu'il soit revêtu de la charge de stratège par le gouvernement royal.

Parallèlement se crée une idéologie du chef, bien différente de l'idéologie monarchique macédonienne. Le chef devient avant tout un chef d'armée, qui est lié personnellement aux soldats qu'il a levés lui-même, et dont la puissance et le prestige dépendent de la Victoire. C'est autour de sa seule personne que naissent peu à peu de nouvelles structures étatiques (armée ; cour ; hiérarchie ; diplomatie, etc...), qui relaient puis remplacent l'ancien État macédonien moribond en Asie. C'est en ce sens que l'on peut considérer que la prise du titre de roi par Antigone le Borgne constitue une date charnière : elle est bien évidemment

1. Voir déjà *supra*, p. 67.

2. Sur ce point contesté, cf. P. Briant, *ibid.*, p. 323-331.

3. Cf. Diodore, XVIII. 39. 7 (Ἀντιπατρος... προῆγεν ἐπὶ Μακεδονίαν κατὰζων τοὺς βασιλεῖς ἐπὶ τὴν πατρίδα).

4. Cf. aussi W. Schur, *Das Alexanderreich nach Alexander*, *Rh. M.*, 83 (1934), p. 151.

5. Cf. l'expression dont use Diodore (*loc. cit.*) pour désigner l'armée conduite par Antipater à l'automne 321 (ἀναλαβὸν καὶ τὴν ἰδίαν δόναμιν).

6. Cf. *supra*, p. 50.

le point de départ d'une époque nouvelle ; mais elle clôt aussi une longue période d'incertitudes et d'hésitations sur les destinées de l'État macédonien, que les luttes des diadoques avaient contribué tout à la fois à faire dépérir et à maintenir artificiellement en vie en Asie. Dans une certaine mesure, la décision d'Antigone en 306 répond au retour des rois en Europe en 321. Comme le second avait marqué la fin de la période d'errance pour la Macédoine d'Europe, la première consolida sous une forme définitive les institutions nées de la conquête. Mais, entre temps, une nouvelle conception du chef s'était imposée dans les armées des diadoques, si bien que la cérémonie d'Antigoneia en 306 marque aussi et surtout la séparation entre deux conceptions monarchiques : la royauté nationale (Macédoine) et la royauté personnelle (Asie)<sup>1</sup>.

PIERRE BRIANT.

Novembre 1973.